

Livres

Jules Bazin and Wilfrid Lemoine

Number 9, Noël 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bazin, J. & Lemoine, W. (1957). Review of [Livres]. *Vie des Arts*, (9), 40–41.

LIVRES

THE DRAWINGS OF REMBRANDT

Otto Benesch



REMBRANDT dessinant. Eau-forte,

Si tout le monde se rappelle la *Leçon d'Anatomie*, la *Ronde de Nuit* et les *Syndics des Drapiers*, les trois chefs-d'oeuvre qui jalonnent la production picturale de Rembrandt, peu connaissent le vaste monde imaginaire que ce magicien a tiré de la vie la plus quotidienne. Rembrandt a pris très tôt conscience de son génie. Rompant toutes attaches au passé, il atteint presque d'emblée la pleine maîtrise de son art et, pendant près de quarante ans, peint avec une étonnante régularité une suite ininterrompue de chefs-d'oeuvre parmi lesquels se détachent des toiles incomparables comme les *Pèlerins d'Emmaüs* et la *Bethsabée* du Louvre. Tant de souveraine aisance déconcerte, et l'on est presque lassé d'une si constante perfection.

Cette géniale facilité repose pourtant sur un travail forcené, et Rembrandt est de tous les peintres celui qui a laissé le plus de dessins. Deux ouvrages illustrent son labeur attentif. Dans le premier — une eau-forte de 1648 que nous reproduisons d'après le *Rembrandt* de Focillon — l'artiste s'est représenté en train de dessiner. Les yeux sont hallucinants d'attention, et l'on sent que le maître saisit tout mais qu'il va exercer la liberté du choix et ne livrer que l'essentiel. La seconde oeuvre, qui est

au Louvre et date de 1660, nous le montre devant son chevalet. Les malheurs l'ont vieilli, et cependant il scrute encore son modèle d'un regard qui a conservé toute sa puissance d'observation.

Les albums de peinture ne sauraient suffire au véritable amateur d'art; il souhaite étudier les dessins des maîtres. Quelques rares éditeurs comprennent cette exigence, et c'est ainsi que la Phaidon Press, de Londres, vient de terminer la publication des six volumes (1954-1957) d'un monumental *Oeuvre dessiné* de Rembrandt qui reproduit en excellente phototypie, la plupart à leur grandeur réelle, tous les dessins actuellement connus. La production du maître est divisée en quatre grandes périodes : les années d'apprentissage à Leyde (1625-1631); les débuts à Amsterdam (1632-1640); la maturité (1640-1650); les dernières années (1650-1669). A l'intérieur de chacune de ces divisions les dessins sont disposés par sujets et classés autant que possible par ordre chronologique. Chacun d'eux est décrit

à fond et accompagné d'une analyse critique; de nombreuses tables permettent une consultation facile de l'ouvrage.

Quelle fut en bref l'évolution du maître? Au début, Rembrandt, fort influencé par Callot, perfectionne sa technique et se constitue comme une sorte de répertoire des formes. Il dessine surtout des figures et des études de genre qu'il négligera, à partir de 1640, pour les sujets religieux et historiques, le nu et le paysage. Il abandonne en même temps la recherche de la réalité extérieure pour s'appliquer à rendre l'essence des choses. Loin de ralentir, son activité augmente encore à l'époque de sa maturité car Rembrandt dessine de plus en plus pour dessiner.

Cette somme magnifique, dont l'auteur est M. Otto Benesch, conservateur de l'Albertina de Vienne, permet une étude complète de Rembrandt dessinateur et nous fait mieux apprécier son génie. Elle enchantera tous les amoureux du dessin.

Jules Bazin



L'ADORATION DES MAGES,
environ 1642,
plume, bistre et lavis,
7 x 7 7/8 pouces.
Turin, Bibliothèque.

**LA SAINTE FAMILLE
ENDORMIE
AVEC DES ANGES**
environ 1645,
plume et bistre,
6 $\frac{7}{8}$ x 8 $\frac{3}{8}$ pouces,
Cambridge,
collection de
Louis C. G. Clarke.



LE DEFAUT DES RUINES EST D'AVOIR DES HABITANTS...

Giguère nous offre un volumineux recueil de textes écrits de 1950 à 1956. Plus de cent pages groupent ce qui aurait donné matière à trois ou quatre plaquettes. Ainsi rapprochés, les sept grands poèmes s'éclairent les uns les autres; l'évolution de leur pensée et la progression de leur schème nous informent davantage de la puissance d'un dynamisme créateur en regard d'une troublante mais fructueuse difficulté de vivre. Voici :

Mirror proclame : « Je suis déshydraté. Je tourne à vide ». *Mirror* connaît les fauves nocturnes qui laissent des cicatrices, *Mirror* étale tout son intérieur, sans pudeur, sans défense. *Mirror* se baigne dans l'eau noire, quand il ne se déchire pas aux machines qu'il fabrique dans l'espoir d'améliorer sa pénible condition. Nous assistons, dans ce premier poème, aux difficiles années « de luttes intestines », années d'autant plus pénibles qu'il sait devoir toujours les recommencer. Puis l'eau noire elle-même n'est plus. *Mirror* confond admirablement le minéral en lui attribuant les données de l'animal et de l'humain. C'est le délire accepté, c'est une tentative de redressement dans le délire, et nous marchons sur les débris d'un curieux petit moulin. Quand même, dans la crevasse, c'est l'enfer, car la crevasse était une chute violente au fond de l'âme tourmentée, là où flambent les glaciers. Et *Mirror* perd la tête qui lui tournait peut-être trop vite.

Or, comme des appels de vie, surgissent les *Signaux*. *Signaux* en prove-

nance des plus lointains mouvements de la conscience des masses. Ainsi, l'araignée de nuit apparaît comme un phare dans la tempête. Sur ce palier, le poète renié par ses phantasmes familiers, décide d'appriivoiser des monstres. Le combat est bien engagé du désir de vivre, même si l'unique condition est de « découvrir les racines de l'obscur ».

Difficile combat, comme en témoignent les *Lettres à l'évadé*. Combat dans la solitude : « Il faut tout faire seul, tout imaginer... » D'autant plus que le poète n'est jamais à l'abri dans sa demeure où coulent des rivières, où tombent des nuages, où pousse le baobab. Dans une telle aventure, si l'on ne veut pas mourir, que faire sinon inventer les nouveaux lieux de l'homme ? Nous voici, je le crois, au centre du dynamisme poétique de Giguère.

De telles circonstances appellent, en marge d'une reconstruction des géographies humaines, un *Grimoire* où la sagesse et l'espoir de temps lointains rencontrent la réflexion soutenue et la poésie agissante. Comme à tout grimoire, il faut revenir; il faut consulter, s'immobiliser et « jongler » (jongler dans le vieux sens canadien, i.e. effectuer des mouvements périlleux dans sa tête), car les apparents jeux de mots du grimoire se retournent sur eux-mêmes et s'amuse à nouer le fil de notre intelligence. Ce jeu passionnant est très bien mené par Giguère qui a su l'alimenter, je le répète, aux sources mêmes de la sagesse populaire et de la poésie, pour en faire un nouveau palier de son domaine.

Même cette escale n'apporte pas la satisfaction; elle ne fut qu'un moment

de la patience du « volcan (qui) se retourne dans sa lave ». Cependant, jusque dans les *Lieux exemplaires*, les mots d'ordre du grimoire se creusent malgré l'enfer des crevasses d'âme et le poète voit « le sens augural de nos plus obscures paroles ». *Mirror* était-il vraiment né pour mourir en plein midi ? Quoi qu'il en soit, nous constatons que la nuit sera longue mais que sorti de l'enfer de la nuit, le soleil sera peut-être autre chose que la mort. La nuit ne serait-elle acceptée, ici, qu'en fonction de midi quelque part caché en elle ?

En pays perdu, le poète découvre quelques rayons d'or, lourds comme le métal mais brillants comme midi : « Un jour, je montrerai du doigt un anneau solaire dans les anfractuosités de l'obscur. » En pays perdu, c'est la vision claire et nette du travail à poursuivre: l'appriivoisement de l'air et du vent, de la parole et du chant.

N'est-ce pas là que Roland Giguère verrait la poursuite de son invention du monde rêvé ? Il sait que la main de l'homme détermine la moisson. Il fait donc de sa main de poète un bel instrument de constructeur, un outil étrange qu'il est impossible de cataloguer. Grande serait notre tentation de fouiller les influences, d'étudier la fabrication et l'usage de l'outil-poème. Nous croyons qu'une voix aussi forte, troublante et, disons-le, différente, se suffit à elle-même. Son humanisme éclate partout et nous entendons avec surprise le chant de la tendresse même dans un monde où l'horreur ne se cache pas.

Chez nous, Giguère est unique. Et si, en poésie, il est grand, ne serait-ce pas que le monde qu'il invente devient réalité ?

L'AUBE ASSASSINEE...

Il est difficile de rendre justice à Alan Horic après avoir passé quelques heures avec les poèmes de Giguère.

Disons cependant que *l'Aube assassinée* présente des poèmes pessimistes où la conscience ne voit d'issue que la mort, comme nous le suggère l'auteur. Certaines images sont belles, d'autres faciles. Les vers, généralement brefs, ne composent pas. Il y a là un sens tragique mais qui n'atteint qu'exceptionnellement sa franche expression, comme si la tragédie avait lieu en deçà ou au delà des poèmes. Certaines réussites, au tournant des pages, ne sont quand même pas à dédaigner.

Wilfrid Lemoine